

Recueil de Nouvelles

Franck ESPOSITO

CHRONIQUE D'UN MEURTRE PAS ORDINAIRE

CHAPITRE I

Il est dix heures du matin, le mistral souffle encore assez fort. Le ciel est bleu marine. Le printemps est ma saison préférée et je souris tout seul dans ce clair matin.

Je viens d'arriver devant leur abri. J'entrevois l'intérieur par le zip entrouvert. Je tente d'appeler les occupants, aucune réponse, aucun mouvement. Je reste immobile, tétanisé en regardant dans la petite tente « Quechua » verte, comme fasciné par son contenu.

Deux corps inanimés, emmitouflés pour la nuit, dans des sacs de couchage bleus. Les dépouilles d'un couple de SDF qui faisaient la manche, dans ce quartier huppé, depuis maintenant deux ou trois ans.

Leur chien attaché à un caddie, un labrador couleur chocolat n'arrête pas d'aboyer. Il est conscient que ses maîtres sont morts et que seuls leurs cadavres occupent encore ce petit espace.

De mon téléphone portable, j'appelle les secours.

Puis, pour ne pas rester solitaire en si triste compagnie, j'alerte les quelques piétons qui ont l'habitude d'emprunter ce passage. C'est un raccourci qui mène au supermarché limitrophe.

Tout le monde les connaissait de vue et certains leur avaient parlé. Chacun y allait de son histoire et pérorait sur la cause possible de leur disparition :

— Moi je vous le dis, ces gens-là, ils boivent plus que ce qu'ils mangent, c'est une double cirrhose, m'informe un monsieur bedonnant, chauve, mais qui à l'air de s'y connaître...

— Mais non, moi qui les connais bien, je leur ai même donné une couverture. Ils sont certainement morts de froid dans la nuit, avec ce mistral qui n'arrête pas !

— Et s'il s'agissait d'un vol ayant mal tourné ? S'inquiète un vieux monsieur que je croise souvent chez le boucher.

— Allons, avec le chien à côté, ils auraient au moins essayé de sortir de la tente...

— Vous savez, ma fenêtre de chambre donne dans cette direction et cette nuit j'ai entendu leur chien aboyer. Je n'ai pas regardé à quelle heure, mais il a donné de la voix, ça, j'en suis sûre, insiste une voisine d'une soixantaine d'années, très classe et ne faisant pas son âge.

La police est arrivée en premier sur les lieux, suivie de peu par l'ambulance des Marins pompiers de Marseille. Les sirènes et les gyrophares avaient attiré tous les badauds du quartier et les gens se transmettaient des informations. Déformées et amplifiées au gré des discussions. Le nombre des décès passait de deux à six et les causes devenaient de plus en plus fantaisistes. La première opération des policiers fut de mettre en place un cordon de protection pour isoler l'endroit, qui serait plus tard fouillé minutieusement. Ensuite, comme témoin ayant découvert les corps, je fus invité à faire une déposition sommaire :

— Bonjour, inspecteur Fournier du commissariat de Sainte Anne. Donnez-moi vos : Nom, prénom, date de naissance, adresse et profession.

— Pourcieux Franck — né le 14 novembre 1968 à Marseille, domicilié 2 bd Guy de Maupassant - 13 008 - Marseille - Profession : romancier.

— Relatez-moi succinctement les faits, monsieur Pourcieux.

— Je suis arrivé vers 10 heures, ce matin du 8 mai, devant cette tente de camping abritant un couple de personnes sans domicile fixe. Elle se situe dans l'espace vert, entre l'immeuble Le Corbusier et le supermarché Casino, à deux pas de mon logement. Je voulais remettre à ses occupants un sac de vêtements usagés dont je n'avais plus l'utilité. Je leur ai plusieurs fois parlé dans la rue. Ils pratiquaient quotidiennement la mendicité sur la voie publique, dans la contre-allée du boulevard Michelet. Tous les après-midi. Ils sont polis et remercient avec force courbettes pour chaque don.

— Qu'avez-vous constaté en arrivant sur les lieux ?

— En parvenant sur place, je les ai vus allongés dans la tente entrouverte. Les croyants encore endormis, je les ai appelés pour tenter de les réveiller bien que j'ai eu un doute, vu l'heure.

— Ensuite ?

— Voyant que les corps restaient inertes malgré mes appels et les aboiements du chien, j'ai préféré avertir les secours.

— Bien, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel qui pourrait orienter notre enquête ?

— Non, je n'ai noté aucun indice pouvant apporter d'autres éléments sur cette triste affaire.

Après quelques photos et les vérifications d'usage, les cadavres furent emportés vers la morgue et leurs affaires empaquetées, pour être mises sous scellés, en attendant le diagnostic du médecin légiste.

Quant à moi, je recevrai une convocation par téléphone, pour une déposition plus complète à l'hôtel de police de l'évêché...

Le soir même, je regarde la chaîne régionale, mais je n'y apprends rien de plus. Le lendemain dans la presse, un simple entrefilet relate ce fait divers en penchant pour la thèse d'un double suicide. Apparemment, le décès simultané de ces deux personnes n'intéresse pas grand monde...

La nuit suivant ce drame, mes rêves furent peuplés de chien hurlant à la mort et d'assassins sournois me poursuivant, jusqu'au fond d'une tente verdâtre.

Ce n'est qu'au réveil, courbatu par cette mauvaise nuit et après un café serré que j'ai pu repenser sereinement à ce couple d'une cinquantaine d'années. Originaires, semblait-il, à leur accent, des pays de l'Est, ils avaient choisi de vivre dans ces conditions précaires, à proximité de mon domicile dans ce quartier favorisé de ma ville, ce qui m'interpelle d'autant plus. Quel parcours chaotique avaient-ils pu connaître, avant de finir brutalement leur vie ici ?

Je dois avouer que c'est là, à cet instant précis, que mon intérêt d'écrivain a commencé à être en éveil. Flairant l'aventure, je me suis promis d'essayer de remonter le fil ténu de leurs destins. Pour moi, le romancier qui imagine toujours des histoires compliquées, se passant de préférence dans des pays exotiques, le hasard amène presque à ma porte un véritable puzzle littéraire. Je compte bien le reconstituer en recherchant les morceaux épars, où qu'ils se cachent ! Ainsi, commence le premier chapitre de cette histoire qui va me conduire dans d'étranges mésaventures.

Je me présente : Marseillais d'origine, divorcé depuis deux ans. J'ai fait partie d'un licenciement économique, à la suite de mon refus de

continuer mon job à Sofia, avec un salaire bulgare. Je me suis retrouvé demandeur d'emploi. Pour colmater les heures vides, souvent je m'installe face à mon ordinateur et j'écris ce qui me vient par la tête. Aujourd'hui, je vis essentiellement des revenus de mon patrimoine immobilier, avec en à-côté l'écriture de fictions. Mes manuscrits partent dans des maisons d'édition avec plus ou moins de bonheur... pour être honnête, pas de bonheur du tout ! J'ai plus de succès comme auteur autoédité sur internet.

Ma vie actuelle se résume à la recherche de deux choses : un scénario original pour enfin rédiger le roman lauréat d'un prochain prix littéraire et une nouvelle âme sœur pour me sortir de cette solitude affective, que ma plume seule ne peut combler.

J'habite le quartier de Sainte Anne. À Marseille, nous ignorons les arrondissements, sauf pour le code postal, et préférons parler de nos quartiers rattachés le plus souvent à une paroisse : Saint-Just, Endoume, Saint Giniez, Saint Pierre... et un peu plus. On dit toujours que, Marseille, c'est la réunion de 101 villages.

Sainte Anne, est un emplacement que les promoteurs ont grignoté sur les parcs, bastides et terres agricoles, des riches bourgeois marseillais du XVII^e siècle. Il bénéficie de larges avenues arborées, environnement qui manque au centre-ville où les places et les rues gardent un côté minéral. De plus, c'est la porte d'entrée des calanques marseillaises de Callelongue à En-vau. Ici, on n'est jamais loin de la mer. Les Marseillais ne peuvent vivre sans son odeur iodée et ses couchers de soleil qui embrasent les îles du Frioul.

Le sujet de mon prochain livre, il me semble le tenir enfin, grâce à cet étrange double meurtre sous mes fenêtres. Mais je n'en oublie pas pour autant mes futurs amours : je poste des messages numériques sur les différents sites existants. En voici un exemple :

« Cinquantaine, grand et svelte, cheveux grisonnants et yeux verts. Cherche compagne ayant la quarantaine, du charme, et de l'humour. Dans l'idéal, elle apprécie la randonnée, la littérature et les voyages. Si vous pensez correspondre à cette description, n'attendez pas, répondez-moi que nous ne rations plus un jour passé l'un sans l'autre. »

Mon texte est-il trop original ou trop naïf ? À ce jour, personne n'a répondu à ma demande et par conséquent je consacre la majeure partie de mon temps à l'écriture.

J'ai commencé l'écriture en m'inspirant d'un cahier de voyage du grand-père de ma femme. En 1921, il était parti de Marseille sur les premiers paquebots qui reliaient Marseille à l'Afrique et l'Amérique du Sud. Il travaillait pour une compagnie marseillaise qui avait installé des comptoirs dans toute l'Afrique de l'Ouest, la fameuse A.O.F (Afrique occidentale française). J'en ai fait une histoire à l'ambiance exotique et colorée, avec l'Afrique pour personnage principal.

Ensuite, à peine entendue l'anecdote d'un couple ayant tout abandonné pour créer une chèvrerie dans les hautes Alpes, j'ai imaginé leur parcours et leur vie entre chèvres et fromages... et je n'étais pas mécontent d'avoir trouvé un épilogue bien sombre, contrastant avec les premiers chapitres bucoliques.

Je dois avouer que j'ai une constante dans mes livres, ils finissent tous très mal : crime sordide, horrible maladie... Mes personnages sont systématiquement décimés, au grand dam de mes amis qui deviennent, de gré ou de force, mes plus fidèles lecteurs.

CHAPITRE II

À ma grande surprise, je suis convoqué dès le lendemain pour effectuer ma déposition complète. L'adresse est à l'Hôtel de police, que tout le monde appelle l'Évêché à Marseille, car ses locaux ont investi une ancienne demeure de l'évêque, datant du VII^e siècle.

Grâce à cette convocation, j'espère en savoir un peu plus sur l'identité de mes deux voisins, décédés l'avant-veille ; à leur sujet, je ne vois pas ce que je pourrai leur indiquer de plus que le jour de ma découverte...

Les bureaux de la police judiciaire réclament un bon coup de peinture, j'irais même jusqu'à une complète réhabilitation. J'ai bien le temps d'étudier les lieux, car mon rendez-vous passe après un revendeur de cannabis et une pute ayant dépassé depuis longtemps la limite d'âge. Pas de régime de retraite pour ces dames ? C'est affligeant !

Je suis conduit vers l'inspecteur qui mène l'enquête. Un certain Dominique Caramelli. Tiens, c'est un nom qui m'est familier. À ma vue, il abandonne son air renfrogné devenant même sympathique. Normal, c'est un ancien copain de fac avec qui, à l'époque, j'ai fait les quatre cents coups. Je l'avais perdu de vue depuis de longues années. Il a forci entre-temps, et son mètre quatre-vingt-dix n'arrive pas à effacer un embonpoint important. Les cheveux, en prenant de l'âge, se

sont clairsemés et aujourd'hui il arbore fièrement un crâne parfaitement rasé. Un blouson râpé et un vieux jean, complètent son personnage de flic vieillissant et un peu relâché. En fait, il m'explique que lui aussi est usé. Fatigué, par une femme qui avait amené à la maison trois bambins, d'un premier mariage. Et démoralisé, par un métier sous-payé et peu estimé, qui lui fait affronter, depuis de trop nombreuses années, toute la misère humaine, sans parler des levers à 4 h du matin tout au long de l'année.

Nous passâmes en revue nos « curriculum vitae », pour essayer de rattraper le fil de nos souvenirs. Nos chemins ayant pris, comme nous pouvions le constater, des directions diamétralement opposées.

Après ce résumé, un peu démoralisant, de nos différents parcours, je voulus marquer une pause. Je m'attardais sur les puissants avant-bras de mon copain. Ils laissaient apparaître des motifs de tatouages colorés. J'eus la malheureuse idée de l'en complimenter. Cela m'amena à faire la visite commentée des bras décorés de dragons soufflant des flammes, du torse paré d'une gueule-de-loup et d'un aigle aux ailes déployées, du dos recouvert de papillons et autres insecte volant et des mollets couverts, eux aussi, de pigments aux courbes du plus bel effet.

Après cet intermède inattendu dans un Hôtel de police, et cependant passionnant sur le plan artistique, nous sommes évidemment passés au tutoiement des intimes.

— Bien, relis ce putain d'état civil, et dis-moi s'il y a une connerie.

— Non, c'est bon, sauf pour Frank, qui s'écrit Franck avec un « c ».

— Voilà, c'est rectifié. Alors on reprend cette déposition, tu declares que ça s'est déroulé le matin vers dix heures. Comment es-tu sûr de l'heure ? Et d'où arrivais-tu ?

— Je suis affirmatif sur l'heure, car je venais d'acheter comme chaque jour ma baguette de pain chez le boulanger, à côté de l'église. Les cloches ont sonné les dix coups alors que je m'acheminais vers le terrain vague.

— OK continue. En me disant comment et depuis combien de temps tu connaissais ces deux personnes.

— Il y a environ trois ans, je les ai repérés à un feu tricolore qui se trouve à l'angle de ma rue. Je m'en rappelle parfaitement, car le couple n'avait pas l'aspect du SDF standard. C'était monsieur et madame tout le monde, propres et correctement vêtus. D'ailleurs, peu de personnes leur donnaient la pièce tant ils étaient anachroniques dans ce rôle. C'est bien connu l'habit ne fait pas le moine, mais il y contribue. Aussi j'avais rejoint leur trottoir, pour les interroger sur cette activité qu'apparemment ils ne maîtrisaient pas encore trop bien. Ils parlaient quelques mots de français avec un fort accent slave. J'ai dû faire preuve d'imagination, pour comprendre qu'ils arrivaient de Russie afin de séjourner en France. Peut-être me prenaient-ils pour un policier en civil, car il me donna son nom, Pierre « quelque chose », avec un air apeuré, tandis que sa femme s'exprimait rapidement dans sa langue. J'avais tenté de leur expliquer que je n'étais qu'un passant curieux, mais je ne sais pas s'ils avaient bien saisi. Depuis je les croisais souvent. Chaque fois, nous échangeons un petit geste amical avec la main. Ils avaient endossé une tenue et une attitude plus adaptée, pour déclencher la pitié des automobilistes, blasés par cette mendicité à chaque coin de rue. À maintes reprises, je leur apportais des vêtements usagés ou des cigarettes qu'ils recevaient avec de grands mercis... Jusqu'à ce matin, où je les ai découverts inanimés.

— Et c'est tout ? Tu ne te souviens pas de son nom ?

— Non, je n'en ai gardé aucune trace. Et de ton côté ? Que dit le médecin sur la cause de leur mort ?

— Écoute, c'est le secret de l'enquête, mais, entre nous, il a constaté que le décès du couple s'est produit par asphyxie. Ils se sont juste endormis ce soir-là, pour ne jamais plus se réveiller. Pas de traces ou de lésions sur le corps, ils ne se sont pas débattus, personne n'a remarqué de bruit suspect, sauf un voisin qui aurait entendu le chien aboyer dans la nuit. Ces décès restent mystérieux, mais le procureur sans mobile et sans preuve ne fera plus rien. L'affaire sera classée, sans suite, après la mise à jour de ta déposition, qui n'apporte d'ailleurs, toujours pas d'éléments à l'enquête. Tu sais aussi, entre nous, on a peu de temps à consacrer pour une instruction concernant la disparition de SDF étrangers et sans famille...

— Dominique, je voudrais m'inspirer de ce fait divers pour un nouveau roman. Pourrais-tu me communiquer les états civils de tes deux clients, pour que je gratte un peu sur leur vie passée afin de constituer un fond de documentation ?

— Ce serait bien volontiers, mais nous n'avons pas retrouvé de papiers d'identité sur le périmètre. La seule pièce en notre possession, c'est un contrat pour la location d'un véhicule. La femme a fourni un passeport au nom de Katia Baranov née à Saint-Petersbourg en mars 1972. Tiens si ça t'intéresse, j'ai les photos en double, de leurs visages, prises sur place par l'équipe technique, je peux t'en laisser un exemplaire.

— Et bien Dominique, merci pour ces informations. Je te téléphonerai un de ces quatre pour aller boire un verre. Nous reparlerons de toutes les conneries de notre jeunesse. Et puis ce serait sympa que tu corriges la prose de mon manuscrit en y ajoutant les formules administratives convenables.

— Oui, sûr Franck, j’attends ton appel. C’est la première fois que l’on me demande de participer à l’écriture d’un bouquin ! Cool... me lance-t-il avec espièglerie.